

La Kunsthalle de Karlsruhe et le musée d'Unterlinden de Colmar exposent **Matthaeus Grünewald**

# Un grand metteur en scène de la Passion du Christ

De notre correspondante  
Elise Koering, Colmar

**Jusqu'au 2 mars, la Staatliche Kunsthalle de Karlsruhe et le Musée d'Unterlinden de Colmar se réunissent pour créer l'événement: exposer l'œuvre de l'un des plus grands peintres allemands de la fin du XV<sup>e</sup> et du début du XVI<sup>e</sup> siècle, Grünewald. Deux expositions complémentaires dans lesquelles l'art du peintre voisine avec celui des plus grands artistes de son époque.**

Matthaeus Grünewald, dit communément Matthaeus d'Aschaffenburg, ne le cède en rien à aucun des grands génies allemands dans l'art très noble du dessin et de la peinture. Loin d'être inférieur à aucun de ses contemporains, il doit être estimé l'égal des plus grands et des meilleurs. Mais il est regrettable que cet admirable artiste soit tombé, ainsi que ses œuvres, dans un oubli si profond que je ne sais personne qui puisse donner sur lui le moindre renseignement écrit ou oral. À peine un siècle et demi

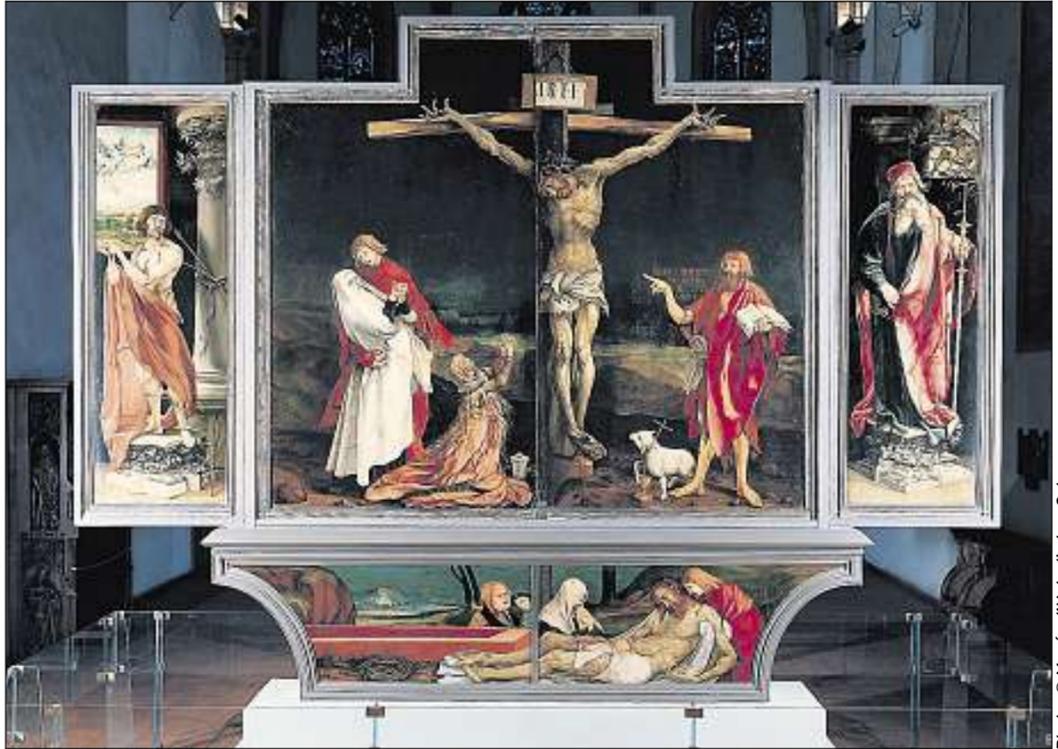
après la mort du peintre allemand, Joachim von Sandrart, le „Vasari“ de l'art septentrional, proclame déjà son impuissance face au mystère Grünewald.

Né vers 1475-1480 en Franconie, l'auteur du retable d'Issenheim et d'une cinquantaine d'œuvres attestées regroupant panneaux peints, études et esquisses, reste une figure méconnue de l'histoire de l'art et pourtant l'un des plus grands artistes de la Renaissance allemande. A l'instar de Dürer, Baldung Grien ou Schongauer, Grünewald nourrit sa peinture de thèmes religieux pétris de symboles et de ferveur mystique. Crucifixions, portements de croix, Saintes et Saints animent, autant que l'on puisse en juger aujourd'hui, l'âme créatrice de l'artiste qui offre à ses contemporains des visions hallucinées, terrifiantes ou pénétrées, des écrits sacrés. Le retable d'Issenheim en est bien sûr l'expression la plus saisissante.

L'exposition tenue à la Kunsthalle de Karlsruhe permet à l'admirateur du retable de découvrir que Grünewald ne fut pas l'auteur d'un unique chef-d'œuvre mais celui de tout un œuvre peint ... éblouissant.

Ainsi les grisailles du retable Heller, réalisé pour partie par Dürer, font-elles du peintre l'un des plus inspirés représentants de cette technique née aux Pays-Bas quelques décennies auparavant, et de la peinture monochrome en général. Pour la première fois, les quatre panneaux du polyptique sont réunis; pour la première fois le public peut comparer le traitement tout en puissance, sculptural, des drapés masculins avec celui plein de finesse, graphique, des plissés féminins. Pour la première fois aussi, le visiteur découvre les panneaux peints, dessins et esquisses de Grünewald au milieu des œuvres de ses illustres contemporains.

Tel est le dessein de l'exposition, présenter „Grünewald et son temps“, montrer à travers des thèmes précis et surtout l'image comparée, l'originalité du peintre allemand, ses inspirations, ses axes de recherche, ses apports. Le parti est édifiant. La démarche quelque peu formaliste, certes, puisque axée autour de l'analyse



Retable d'Issenheim: la crucifixion (panneau central)

du dessin et la question de l'iconographie. Il n'empêche que la confrontation d'un Christ en croix de 1520 réalisé par Grünewald à un Christ en croix dessiné par Dürer en 1523 en dit plus long qu'aucun discours imprimé sur un cartel ne saurait le faire: le Christ de Grünewald, corps épuisé, membres torturés et contorsionnés, chair sanglante et déchirée par les clous plantés, ne peut-il être le même que celui de Dürer, dont le corps est athlétique, la beauté intacte et la puissance inviolée?

## Iconographie complexe

La douleur du fils de Dieu, devenu homme, et la cruauté de ses bourreaux, mais aussi l'expérience de la foi, sont des thèmes chers à l'artiste qui peut ainsi exercer ses talents de peintre naturaliste, expressionniste dirait-on. A Karlsruhe, les retables de Grünewald pour la première fois reconstitués, ses crucifixions

bouleversantes ou étonnantes, et ses dessins préparatoires de visages à l'expressivité parfois outrée, ne sont pas seuls à susciter l'admiration. Les peintures, dessins et lavis de Holbein l'Ancien, Cranach, Gossaert, Dürer et autres peintres, notamment allemands, concourent tout autant à faire de cette exposition un événement.

A Colmar, lieu de conservation permanent du retable d'Issenheim, le thème est unique: le retable peint entre 1512 et 1516 dans l'atelier du sculpteur Nicolas de Haguenau à Strasbourg. Autour de l'œuvre, le musée d'Unterlinden propose une présentation de dessins de Grünewald et de ses contemporains permettant de mieux comprendre le processus créatif de l'artiste. Les études de drapés, de paysages ou de figures dévoilent la manière du peintre, ses recherches menées pour plus de naturalisme et d'expressivité dans ce qui l'intéresse par-dessus tout: la figure humaine.

L'iconographie complexe et l'œuvre, sa valeur symbolique et

thérapeutique, son contexte sont peu mis en valeur, pour davantage exposer la technique de Grünewald et ses partis formels. Mais ici encore, pour le néophyte comme pour le connaisseur, la découverte des dessins du maître est un moment fort. Leur mise en parallèle avec des œuvres graphiques ou sculptées contemporaines permet une compréhension plus immédiate et sensible de son art.

Et même si l'on peut regretter une présentation un peu triste et une scénographie fortement démonstrative – symbolisant les arcades brisées de l'église d'Issenheim – l'œuvre du maître et de ses contemporains dévoile ici une part du mystère de l'un des plus grands metteurs en scène de la Passion du Christ.

→ **Staatliche Kunsthalle, Karlsruhe, tjl (sauf lundi) de 10.00 h à 18.00 h, les jeudi jusqu'à 21.00 h**  
**Musée d'Unterlinden à Colmar, tjl de 9.00 à 18.00 h**



Sainte-Elisabeth, monochrome

Mantra für zwei Klaviere: Konzert des **Pianisten-Duos Xenia Pestova und Pascal Meyer** am vergangenen Donnerstag in der Philharmonie

## Ein Kunstwerk besonderer Güte: Stockhausen wäre stolz gewesen

**Mantra für zwei Klaviere und Live-Elektronik gehört vielleicht zu den poetischsten, aber auch verspieltsten Werken von Karl-Heinz Stockhausen.**

Man kann es sehen wie man will, „Mantra“ führt einerseits den Reigen der großen Variationswerke der Musikliteratur fort und geht andererseits ganz neue Wege. Stockhausen schrieb das Werk 1970, in einer Zeit, wo es noch keine Digitalisierung gab und wo die elektronischen Möglichkeiten im Verhältnis zu heute doch eingeschränkt waren. „Mantra“ scheint aber auch eine Versöhnung der Moderne mit der Tradition zu sein, vielleicht sogar eine ganz persönliche Reverenz an Johann Sebastian Bach, der mit seinen Goldberg-Variationen den Grundstein für eine ganz neue Gattung gelegt hat.

Natürlich, „Mantra“ gehört in den Bereich der Seriellen Musik, verarbeitet aber ebenso Einflüsse der indischen tantristischen Yo-

gi-Philosophie. Mantren sind ja nichts anderes als repetitive und meditative Formeln und Sprüche. „Alles ist eins und jeder Bestandteil von etwas hat einen Einfluss auf das Ganze“, so lautet ein Grundgedanke dieser Philosophie. Dem aber nicht genug: Stockhausen orientiert sich ebenfalls an der Polyphonie eines Bach, erweitert den Klang durch Live-Elektronik und nimmt Perkussionsinstrumente und menschliche Stimmen hinzu.

Bei einer Aufführung von „Mantra“ – das Werk dauert immerhin 70 Minuten – kommt es darauf an, dass die Interpreten eine innere Geschlossenheit anstreben und inmitten dieser vielen verschiedenen Einflüsse eine homogene Linie verfolgen. Xenia Pestova und Pascal Meyer, das kann man ohne Umschweife sagen, ist dies aufs Exempel gelungen. Während der gesamten 70 Minuten und vor einem sehr disziplinierten und zahlreich erschienenen Publikum gab es keinen Spannungsabfall in ihrem



Spiel (das Werk verliert im letzten Drittel für kurze Zeit an Kohärenz und Phantasie, ehe es sich dann aber wieder zur Genialität aufrufen kann).

Im Gegenteil: die beiden Pianisten nahmen durch ein hochkonzentriertes Spiel, das auf allen Ebenen den Anforderungen gerecht wurde, für sich ein und begeisterten einfach durch ihre technisch einwandfreie und sehr dynamische Interpretation. Die Live-Elektronik, für die ein neues

Digital-Programm geschrieben wurde (Mark T. Marshall und Jacob Sudol), wurde von Jan Panis bedient. Der dezente Einsatz der Elektronik stellte sich dabei jedoch in keinem Moment über die Pianisten.

Kein Zweifel – die monatelange Auseinandersetzung mit diesem Werk hat seine Früchte getragen. Klare Linien, hervorragende Dialoge, beste Durchhörbarkeit, ja, das war allerbestes Stockhausen. Das Wesentliche dieser Interpre-

tation lag aber in der Betonung der Poesie und in der Ehrlichkeit des Vortrags. Indem Xenia Pestova und Pascal Meyer der Seriellen Musik lyrische Momente und Schönheit zugestanden, wurde nicht nur der meditative Charakter hervorragend herausgeschält, auch der Geist Bachs und sogar Beethovens schwang in dieser Musik mit.

Der jugendliche Elan und die Begeisterungsfähigkeit der beiden Interpreten waren darüber hinaus deshalb so wichtige Komponenten, weil gerade zeitgenössische Musik durch den persönlichen Einsatz der Musiker für den interessierten Hörer erfahrbar und nachvollziehbar wird. Xenia Pestova und Pascal Meyer ist an diesem Abend das Kunststück gelungen, „Mantra“ und demnach die zeitgenössische Musik nicht nur als intellektuelle Berechnungen, sondern als ein Gesamtkunstwerk besonderer Güte zu definieren. Eine spieltechnische und interpretatorische Meisterleistung! **Alain Steffen**